



MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE

ANNÉE 1891 .— N° 2.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1891

LE DERVAZ ET LE KARATÉGUINE

TRADUIT DU RUSSE DE M. ARANDARENKO

PAR M. GRENARD

Les glaciers éternels de la chaîne de l'Alaï et du plateau de Pamir, au sud du haut massif du Tian-Chan, envoient dans la direction du sud-ouest deux rivières considérables, le Kizil-Sou ou Sourkh-Ab, et, plus au sud, le Piandj, rivières dont la réunion près du village de Sarai-Katagone, dans le beylik de Kourgan-Tioupé, forme le plus grand fleuve de l'Asie centrale, l'Amou-Daria. De ces deux rivières, le Sourkh-Ab et le Piandj, quelle est celle qui doit être considérée comme la source de l'Amou? C'est une question à laquelle beaucoup hésitent à répondre, parce que le cours supérieur de ces deux rivières est peu connu, mais les montagnards indigènes des environs reconnaissent dans le Piandj l'Amou-Daria supérieur; le Piandj, en effet, fournit une plus grande masse d'eau; il est dominé par des chaînes de montagnes plus considérables, et son cours est une fois et demie plus long que celui du Sourkh-Ab. Les deux rivières sont séparées par la chaîne de Pierre le Grand qui, avec ses nombreuses ramifications ayant des noms locaux, atteint sous le méridien de Kokand, à partir de la vallée du Khingâb, une largeur de 120 verstes.

Comme, d'après la nomenclature admise par les indigènes, les chaînes de montagnes et leurs ramifications portent des noms de rivières qui y prennent leur source, l'énumération des affluents du Sourkh-Ab et du Piandj, d'après les dernières informations géographiques tirées des voyages faits dans l'Alaï, dans le Karatéguine et le Dervaz par les naturalistes Ochanine, Smirnof et Regel, accompagnés de topographes, expliquera, croyons-nous, tout le caractère du massif montagneux du haut bassin de l'Amou-Daria.

1° Le Kizil-Sou, qui prend au milieu du Karatéguine le nom de Sourkh-Ab, et, à partir du village de Diourtkoul, celui de Vaguich (Vach) prend sa source dans les monts Alaï et reçoit sur sa rive droite les affluents suivants: le Zankou, le Kovout-Jasman, le

Khyntch, le Sor-Boug, le Tagaba, le Poumbatchi, le Moudjigaror, le Khakimi, le Lougour, l'Abiguerm. Sur sa rive gauche, il reçoit le Mouk, le Nouchar, le Fatkhabot, le Kougluk, le Khidjbarak, le Rounaou, le Khingâb, le Zimonak, le Rogan, le Khoja-Veli-Châh. De ces affluents, les plus importants pour la masse de leurs eaux et le nombre de leurs branches sont le Mouk, le Zankou, le Sor-Boug, le Kovout et le Khingâb qui se jette dans le Sourkh-Ab, près du village de Pandaoutchi après avoir arrosé Vakhia et Khoulass.

2° Le Piandj, sur le territoire du Dervaz, est, en certains endroits, resserré jusqu'à n'avoir que 10 sagènes (21^m,34) de large, par des montagnes aux neiges éternelles; il reçoit les affluents suivants en commençant en amont: à droite, l'Iazguilon, le Vantch (long de 100 verstes), le Pichkharv, le Kyrgavat, le Voulkhorouk, le Djarf, le Djarf-Païa, le Khimbaou, le Patkounaou, le Jaghyt, le Djokaou, le Zagaraou; à gauche, le Djachtak, le Maïmoï, le Djavakhou, le Khodor, le Goumaï, le Sanlytch, le Phquilon, le Koufaou (long de 150 verstes).

La haute rive du Piandj supérieur, ainsi que les vallées des affluents et de leurs branches, est occupée par les villages du Dervaz, le dernier beylik de Boukhara du côté de l'est; au nord, le Dervaz touche au Karatéguine, beylik arrosé par le système du Kizil-Sou—Sourkh-Ab.

Borné au sud par les montagnes du Badakhchan, au nord par le Karatéguine, à l'est par le Raouchan-Choungan et à l'ouest par les beyliks de Koulab et Baldjouan, le territoire du Dervaz a une longueur générale d'environ 400 verstes et une largeur, avec les chaînes longitudinales, de 120 à 60 verstes.

Dans le Dervaz, les plus larges vallées du Piandj et du Khingâb, se dirigeant de l'est vers le sud-ouest et le nord-ouest, coupent des montagnes de schiste siliceux et argileux, et par places de schiste talqueux, en couches tantôt verticales, tantôt obliques. Les roches cristallines affleurent en beaucoup d'endroits (sur le Khingâb, le Khoumbaou, le Sagrydacht, le Koufaou), et parmi ces roches c'est le granit qui couvre le plus grand espace; mais on trouve aussi des calcaires carbonifères. Le plus grand développement des roches cristallines se remarque dans le sud du Dervaz, les pentes des couches septentrionales sont plus douces que les méridionales, ce qui explique que les affluents de gauche du Piandj et du Sourkh-Ab sont plus longs et plus abondants. Ainsi, le plus grand affluent de gauche du Piandj, dans le Dervaz, le Koufaou, a

140 verstes de longueur. Coupant le territoire du Dervaz de l'est au nord-ouest, l'affluent de gauche du Sourkh-Ab, le Khingâb a une longueur d'environ 250 verstes et quinze affluents secondaires plus ou moins considérables, nommément : l'Arzoung, le Langar, le Ravnaou, le Loughi-Kharii, le Sabzy-Khorf, le Khoma-Poulat, le Jazgan, le Ribat-Val, le Chour, le Chokaou, sur la rive droite; le Goundar-Sogrydacht, le Polizak, le Khor song, sur la rive gauche.

Presque tous les affluents supérieurs du Piandj et du Sourkh-Ab sont alimentés par des glaciers latéraux qui sont recelés dans les défilés à une hauteur de 12 à 15,000 pieds et sont accompagnés de moraines de cailloux de diverses espèces.

Quelques rivières (le Khingâb, le Sagrydacht, le Jazilou, le Koufaou) roulent de menus grains et de minces feuilles d'or, que les montagnards débarrassent de la gangue par le lavage. Outre l'or, comme objet d'exploitation, on rencontre dans le Dervaz du soufre sur le Khingâb et une riche mine de fer sur le Vantch.

La végétation forestière, arbres et arbrisseaux, est très pauvre dans le Karatéguine comme dans le Dervaz.

Les arbres (l'artcha, le bouleau, l'érable, le pommier sauvage, le poirier, le noyer, le peuplier blanc, le saule, le frêne) ne se rencontrent nulle part en bois compacts, mais ils sont dispersés sur les pentes des monts et dans des fissures inaccessibles, en individus isolés assez loin les uns des autres. En fait d'arbres cultivés, on trouve dans les jardins le mûrier blanc, l'abricotier, le prunier, le poirier, le pommier, le cerisier et rarement la vigne.

La plus grande quantité d'arbrisseaux (l'épine-vinette, l'aubépine, l'amandier piquant, le nerprun, le genévrier, le néllier, divers églantiers, le tamaris) couvre les deux rives du Khingâb et de ses affluents; mais, en général, la végétation forestière est sensiblement insuffisante pour la construction et pour le chauffage des habitations. Presque tous les indigènes du Dervaz et du Karatéguine se chauffent avec du fumier.

En revanche, la zone des herbages dans les montagnes du Karatéguine, et particulièrement sur les bords du Khingâb dans le Dervaz, est abondante et variée; la garance et l'absinthe y dominent. La richesse des herbages y attire l'été, du Hissar, du Baldjouan, du Koulab, du Boissoun, des masses de moutons, de bétail à cornes (sur le Khingâb) et de chevaux (dans la vallée du Dachtj-Bidon, près du confluent du Khingâb avec le Sourkh-Ab). Ces troupeaux sont conduits, les uns par leurs maîtres nomades,

les autres par de simples bergers. Les gros moutons à la queue grasse, les grands chevaux aux os larges, au nez bossué, des gens du Hissar, errant en troupeaux sur le bord des rivières et le penchant des montagnes, s'y engraisent rapidement et attirent des marchands de Boukhara, Samarkand, Ouratioubé, qui, en échange des marchandises qu'ils apportent, indiennes, *mata*, étoffes de soie rayées, *alatcha*, coutil, calicot, peignes, miroirs, bracelets et colliers communs) acquièrent un mouton pour la valeur de 4 à 6 roubles, un cheval pour 20 à 40 roubles, une tête de bétail à cornes pour 8 à 20 roubles. Le commerce en gros ne porte que sur les moutons, sur les chèvres et en partie sur le bétail à cornes; quant aux chevaux, un seul marchand n'en achète pas plus d'une dizaine. Les marchands mènent leurs troupeaux par les plus courts chemins frayés depuis longtemps à travers les montagnes. Ils acquittent, au profit du gouvernement, en certains endroits des beyliks où ils passent, une taxe de 20 kopeks par cheval, 10 par âne ou tête de bétail à cornes, 5 par tête de petit bétail. Les endroits de péage sont le pont de Nourak, à travers le Sourkh-Ab, sur la route qui de Baldjouan mène au Karatéguine, à la vallée du Syr-Deria et à Hissar, et un point de la steppe, à Hissar-Pirchad, sur la route de Boukhara.

Quoique les fonctionnaires boukhariotes assurent que la taxe (چل, *badj*) est uniquement consacrée à l'entretien des ponts sur le passage des bestiaux, en réalité la somme entière que rapporte la taxe, environ 60,000 roubles, entre dans le trésor des beys ou indirectement dans celui de l'émir; mais les opérations des collecteurs sont attentivement contrôlées, non seulement par les beys, mais encore par des fonctionnaires spéciaux commissionnés par l'émir lui-même.

L'absence de forêts dans le Dervaz, l'insignifiance de la végétation arborescente, la nature du climat avec de longs hivers (15 septembre-1^{er} mai) où la neige tombe en abondance, avec une température estivale de + 16°, un froid hivernal qui atteint — 35° pendant les orages fréquents en cette contrée, tout cela se répercute sur le règne animal, sur la manière de vivre et le caractère du montagnard, comme nous l'expliquerons plus loin. En fait d'animaux sauvages, on rencontre, dans le Dervaz et le Karatéguine, la panthère, l'ours brun, le loup, le renard, la martre, le béliet sauvage, la chèvre montagnarde, la marmotte, le sanglier et le lièvre. Parmi les poissons domine le barbeau.

Parmi les animaux domestiques, la première place appartient au bétail à cornes, d'assez petite taille, que l'abondance du fourrage permet d'élever, en petit nombre, du reste, pour la vente, les besoins du ménage et le chauffage. Ensuite viennent une très petite espèce de brebis à la queue non grasse, et une espèce de chèvre qui se distingue par un poil excellent. Les chevaux et les ânes sont en très faible quantité; seuls, les montagnards riches, ou qui ont fait le service militaire, en possèdent et n'en possèdent qu'un seul chacun. En fait d'oiseaux, on trouve partout dans les montagnes la perdrix, ça et là l'*oular*, le choucas des Alpes, la tourterelle, la colombe, etc. La plupart ont un plumage qui les distingue d'une façon tranchante des oiseaux des basses vallées, comme cela se remarque aussi pour la poule domestique commune.

On trouve encore, en fait d'animaux domestiques, le paon, apporté de l'Inde ainsi que le chien de chasse. Ces chiens sont abâtardis, mais n'ont pas perdu leur aptitude à la chasse que les montagnards pratiquent sur une grande échelle.

Nous sommes obligé de parler ici en même temps du Dervaz, sur le cours supérieur du Piandj et du Khingab, et du Karatéguine qui occupe la vallée étroite du Kizil-Sou-Sourkh-Ab sur une longueur de 350 verstes; car ces deux contrées sont intimement liées au point de vue géographique, politique, ethnographique; leur nature physique est très analogue, la vie y est la même, et leurs habitants ont les mêmes idées sur le monde et les mêmes qualités morales.

Avant de parler de la vie des montagnards, de leurs coutumes, de leur caractère, de leurs occupations, de leurs relations avec leurs voisins, indiquons, aussi complètement que possible, le sort passé et présent de ces pays; faisons connaître leur situation administrative d'aujourd'hui, leurs forces de production et les divers impôts qui y sont établis.

En l'absence de toute espèce de documents historiques sur le Dervaz et le Karatéguine, la vie politique passée de cette région ne peut être esquissée que d'après les traditions seules, très dignes de foi, d'ailleurs, à cause du penchant qu'a une peuplade renfermée de transmettre à la postérité des récits sur les exploits des ancêtres, sur l'histoire de son propre pays et des pays voisins.

La situation géographique du Dervaz, ses montagnes aux neiges perpétuelles, ses routes dangereuses, son isolement, son éloigne-

ment des plaines, où les Arabes, les Mongols, les Turcs, les Euzbeks ont signalé leurs exploits, déterminent absolument sa destinée historique et son insignifiance politique. D'après tous les témoignages, on peut affirmer que le Dervaz et le Karatéguine n'ont pas pris part à l'histoire générale de l'Asie centrale, qu'ils n'ont eu sur son développement qu'une influence indirecte, en abritant dans leurs défilés contre les envahisseurs étrangers les aborigènes des vallées de l'Oxus et de l'Iaxarte, les anciens Perses du culte de Zoroastre, et les débris de l'armée d'Alexandre, qui conservent par tradition le souvenir de leur ancienne qualité d'étrangers et de conquérants d'où ils ont tiré le nom de Châh-Evladi-Iskender.

Cependant, malgré leur isolement, le Dervaz et en partie le Karatéguine, à cause de l'extrême pauvreté de leur sol et du peu de ressources qu'ils offrent, ont toujours été étroitement unis par des liens économiques aux beyliks voisins relevant de Boukhara ou de Kokand. Cet état de dépendance économique forcée a depuis longtemps entraîné ces pays dans les fréquentes agitations politiques de l'Asie centrale, qui ainsi ont influé sur leur destinée quoiqu'à un degré très faible.

On sait que le Dervaz fut autrefois gouverné par Kirghiz-Khan, lieutenant et propre fils du hardi conquérant et habile administrateur Abdoullah-Khan, khan de Boukhara (1538-1597). Kirghiz-Khan donna le nom de Kalai-Khoum (قلعة نجم) à sa capitale, sans doute parce qu'il y trouva un énorme vase de granit, qui y est conservé, ouvrage, assure-t-on, des compagnons d'Alexandre réfugiés dans la « prison (*zindân*) de Hazret-Souleiman », comme les montagnards eux-mêmes nomment le Dervaz à cause de sa nature inaccessible et sauvage. Mais ce pays, ayant trompé l'espérance qu'avait conçue Abdoullah-Khan d'y trouver des richesses minérales, ce conquérant s'efforça de frayer une route plus courte vers l'Inde, et construisit un caravansérail de briques sur le chemin de Badakhchan. Bientôt après le Dervaz fut délivré du joug de Boukhara et demeura longtemps sous l'autorité de rois indigènes. Ce fut pour le Dervaz l'époque politique la plus brillante et la plus troublée. Ces princes indigènes s'emparaient du pouvoir suprême, soit par des usurpations ouvertes et la destruction de leurs adversaires, soit par des intrigues de partis et des querelles de familles; alors une oligarchie se formait, qui s'engraissait aux dépens des faibles, jusqu'à ce que le parti d'un nouveau prétendant se fût fortifié et eût escaladé la citadelle (*ark*) de Kalai-Khoum

sur le mont Noeh-Vachim, pour crier au roi : « Va-t'en ! nous ne voulons plus de toi. »

Jamais au temps des châhs indigènes les montagnards ne furent tranquilles, soit à cause des querelles entre les parents du roi, ordinairement investis du gouvernement de provinces détachées (Khoulass, Vakhia, Vantch) et qui s'efforçaient de mettre à leur tour la main sur la province plus séduisante de Kalai-Khoum, soit à cause des tentatives sans cesse renouvelées des châhs pour soumettre à leur puissance les pays voisins de Chougân, Raouchân, Karatéguine et Baldjouân, où dominait aussi l'oligarchie la plus déréglée, qui facilitait aux turbulents princes du Dervaz l'accomplissement de leurs plans de spoliation.

Laissant de côté l'histoire du Dervaz après Kirghiz-Khan nous citerons seulement les châhs indigènes de notre siècle. Mouzrab-Châh (1812-1822) a laissé la mémoire d'un prince sage entre tous. Après lui régnèrent Châh-Turk (1822-1830), Ibrahim-Châh (1830-1837), Sultan-Châh (1837-1845), Ismaïl-Châh-Ibrahim-Chakhof (1845-1863), Châh-Dervaz-Ismaïl-Chakhof (1863-1870) et enfin Syradjidin-Sultan-Chakhof (1870-1876).

Sous Ismaïl-Châh les Dervaziens réussirent non seulement à établir leur suzeraineté sur le Karatéguine et le Chougân dont ils firent des vice-principautés, mais encore à rendre tributaires le Koulab et le Hissar malgré leur résistance. Mais lorsque, enivré du succès de quelques escarmouches contre les Koulabiens, Ismaïl-Châh essaya d'étendre sa domination plus loin vers l'occident, il finit par être fait prisonnier par le prince de Koulab, Sary-Khan, et le Dervaz perdit non seulement le Karatéguine mais aussi ses meilleures provinces sur le Khingâb, Vakhia et Khoulass. Après la résistance victorieuse de l'énergique Sary-Khan, qui, à la suite de son triomphe sur le Dervaz, parvint à réunir sous sa domination le Hissar, le Baldjouân et le Karatéguine, les successeurs d'Ismaïl-Châh, pour conserver au moins le Dervaz central, recherchèrent l'appui de l'émir de Boukhara. La politique de Syradjidin (1870-76) le conduisit d'abord à se constituer vassal de l'émir à qui il alla offrir des présents (*tartouk*) à Chehrisebz, puis à perdre son indépendance personnelle, à se faire dépouiller de son titre de châh par Mouzaffer-Khan, et enfermer dans la citadelle de Boukhara. Quant au Dervaz il devint un beylik de Boukhara, comme le Hissar et le Koulab l'étaient depuis 1868, le Karatéguine depuis 1869 : il fut réduit dans l'hiver de 1877 par un détache-

ment des troupes de l'émir sous les ordres du général Khoudai Nazar Parmanatch, après une résistance insignifiante des montagnards.

Aujourd'hui le Dervaz est administré par un bey de l'émir, l'énergique Mourad-bey qui réside constamment à Kalai-Khoum. Il a à sa disposition une garnison d'un bataillon de fantassins boukhariens (سرباز, *serbaz*) au grand mécontentement de ceux qui ont à faire un service pénible dans cette lointaine prison montagnaise privée pendant la moitié de l'année, en cas d'avalanches ou de tourbillons de neige, de toute espèce de communication même avec le pays le plus proche, le Karatéguine¹.

Les traditions orales du Karatéguine rapportent que les premiers habitants furent les Kirghizes Kara et Téguine du pays de Kokand, dont la contrée reçut le nom. Toutes les traditions s'accordent à dire que jusqu'en 1868 le Karatéguine fut indépendant et gouverné par une oligarchie de princes héréditaires. Mais, comme les prétendants à cette dignité étaient partout très nombreux dans le Karatéguine comme dans le Dervaz, chaque fois qu'un prince mourait, s'élevaient des querelles entre compétiteurs et des discordes intestines. Cela affaiblit l'état politique du Karatéguine au point que le peuple même sentit la nécessité d'un gouvernement plus stable. A leur tour, ses puissants voisins de Boukhara et de Kokand se disposèrent à faire leur profit de ce morceau de territoire de 500 verstes de longueur. L'émir de

1. Nous citerons ici les passages à travers les montagnes qui relient le Dervaz avec le Karatéguine et ce dernier avec le Fergana et la vallée du Zaravchan : 1° en commençant par en haut, Agba (passage) Kardoni-Kaftar, du village Djilandi (Karatéguine) à Langar (Vakhia supérieure); 2° Agba Agataï, du village Outal à Argonk (Vakhia); 3° Agba Saganaki de Almalyk à Lairoun (Vakhia); 4° Agba Louli-Kharvi, de Ganicha à Ichtion; 5° Agba Falouma, de Falouma à Sabzy-Khor; 6° Agba Doucha-Khakou, de Zigbit à Doucha-Khan; 7° Agba Chakh-Kondag, de Makhol à Chakaou (Khoulass); 8° Agba Yadoutch, de Yadoutch au Possououn; 9° Agba Toundak, du village Yakhak (Karatéguine) à Gondara (Baldjouân); 10° Agba Namok, de Rogon (Karatéguine) à Chaïdon (Baldjouân); 11° Agba Khoch-Kharf, de Talkhk-Tchachma à Koutdouz-Zaman (Baldjouân). Tous ces passages sont à gauche du Sourkh-Ab; à droite sont les passages suivants : 1° Kitchik-Kara-Mouk qui mène au village Ouloug-Kara-Mouk (district de Marghelan); 2° Gadaïli, de Pitokoul (sur Zankou) à Hazret-Chäh-Mardan (Fergana); 3° Koumbel, de Tandy-Koul (sur Zankou) à Soukh (Fergana); 4° Kara-Kouch-Khan, de Zaour à Zardoli; 5° Toutak, de Yarkteh à Zardoli (Fergana); 6° Matcha, de Nazar-Aïlak à Hazret-Moussa (sur le Zaravchan supérieur); 7° Pakchir de Garif à Pakchif (sur le Zaravchan).

Boukhara aujourd'hui régnant a été plus heureux en cela que ses prédécesseurs.

En 1868 le maître indépendant du Koulab, Sary-Khan voulant mettre ses provinces à l'abri des tentatives de l'émir de Boukhara, essaya de conclure une alliance militaire avec le Karatéguine. Mais le prince d'alors Mouzaffer jugea dangereux pour lui-même d'accepter une telle proposition et il envoya la lettre de Sary-Khan à l'émir de Boukhara. Irrité de la conduite perfide de son beau-père, Sary-Khan envahit avec un détachement considérable le Karatéguine, s'en empara en quelques jours et fit prisonnier Châh Mouzaffer. Mais les affaires du Koulab ne se rétablirent pas. Force fut à Sary-Khan de précipiter son retour à la nouvelle de l'invasion de l'émir dans le Koulab. Il dut renoncer à sa conquête et, après la signature d'une promesse de secours, laissa le Karatéguine sous l'autorité du même Mouzaffer, son parent. Bientôt et presque en même temps les deux princes intraitables de Karatéguine et de Koulab perdirent leur souveraineté. En un mois et demi le Karatéguine fut pris par un corps de troupes de Kokand sous le commandement de Chir Aly Pansad, et en même temps l'armée de l'émir de Boukhara s'empara du Koulab sans beaucoup d'efforts. Sary-Khan réussit à s'enfuir à Kaboul, mais Mouzaffer-Châh fut envoyé comme prisonnier de guerre au khan de Kokand, Khou-daïar.

Mais Chir Ali Pansad lui-même ne resta pas longtemps dans le Karatéguine. Lorsque l'armée de l'émir, après la prise de Koulab, s'approcha de la place forte de Guerm à la frontière occidentale, Pansad s'enfuit avec son petit détachement dans le khanat de Kokand par le même chemin qu'il était venu, à travers le Kitchi-Karamouk. Le Karatéguine fut pris par les Boukhariens et l'émir y envoya comme gouverneur Mohammed Rahim Pchouk (le camard). Depuis cette époque cette partie considérable et relativement riche du Kohistan est restée complètement dépendante de Boukhara.

Depuis l'occupation effective du Dervaz par les Boukhariens, les montagnards du Piandj, du Khingâb, du Sourkh-Ab et aussi les gens du Chougân, qui avaient fourni beaucoup d'esclaves à Boukhara par suite des invasions des Dervaziens, commencèrent à mener une vie paisible, calme et laborieuse. Le bey, contrôlé par un système d'espionnage qui est très développé en Boukharie et par des fonctionnaires envoyés chaque année pour inspecter

les troupes et la conduite du bey, instruit en outre par le supplice infligé en 1880 à son prédécesseur Davlet-bey, gouverne avec modération, met la population à l'abri de toute injure et de toute vexation de la part des *amlakdar* placés sous ses ordres.

Aujourd'hui l'organisation administrative du Dervaz et du Karatéguine est la même que dans les autres beyliks de Boukhara. Tout le Dervaz se divise en six districts et le Karatéguine en sept districts dont chacun a pour chef un *amlakdar* choisi parmi les parents du bey avec un nombre déterminé de *nouker*, ou cavaliers de milice, choisis parmi les notables du pays, non pas tant pour leur faire faire un service quelconque que pour avoir en eux un moyen d'influence sur la population.

Ces noukers sont recrutés par enrôlement volontaire parmi les montagnards distingués soit par leur naissance soit par leurs services; ils reçoivent des grades boukhariotes; on leur donne des robes en présent, et, en guise de traitement annuel, une certaine quantité de grains, proportionnellement au grade, depuis 100 batmans au colonel jusqu'à 12 au simple nouker (*alaman*).

Les rôles comptent six cents hommes pour le Dervaz et quatre mille pour le Karatéguine. Ces derniers reçoivent un traitement inférieur de moitié à celui des Dervaziens et leur effectif diminue graduellement par suite des manœuvres du bey de Karatéguine Khouda-Nazar-divan-bey (généralissime) en vue d'augmenter le revenu qu'il tire de son beylik. Sans doute le système suivi aujourd'hui dans le Karatéguine en ce qui concerne les noukers se justifie pleinement par la tranquillité complète dont jouit cette contrée, par l'absence de tout service de la part de cette milice, par l'inutilité de son influence sur les montagnards, par la dépense sans profit des trois quarts des revenus pour son entretien; mais le gouvernement de l'émir ne se décide cependant pas à supprimer définitivement dans tous les beyliks cette très nombreuse et peu utile milice de cavaliers, héritage du conquérant Tchinguiz-Khan. A plus forte raison l'exemple du Karatéguine ne peut-il être suivi par le Dervaz, soumis depuis peu de temps, où les noukers servent jusqu'à un certain point de médiateurs entre la population et l'administration et où la perception des impôts n'est possible que par le concours de fonctionnaires choisis parmi les montagnards eux-mêmes.

Le système des impôts dans le Dervaz et le Karatéguine est encore aujourd'hui le même qu'il a toujours été. L'*amlakdar*, qui

les troupes et la conduite du bey, instruit en outre par le supplice infligé en 1880 à son prédécesseur Davlet-bey, gouverne avec modération, met la population à l'abri de toute injure et de toute vexation de la part des *amlakdar* placés sous ses ordres.

Aujourd'hui l'organisation administrative du Dervaz et du Karatéguine est la même que dans les autres beyliks de Boukhara. Tout le Dervaz se divise en six districts et le Karatéguine en sept districts dont chacun a pour chef un *amlakdar* choisi parmi les parents du bey avec un nombre déterminé de *nouker*, ou cavaliers de milice, choisis parmi les notables du pays, non pas tant pour leur faire faire un service quelconque que pour avoir en eux un moyen d'influence sur la population.

Ces noukers sont recrutés par enrôlement volontaire parmi les montagnards distingués soit par leur naissance soit par leurs services; ils reçoivent des grades boukhariotes; on leur donne des robes en présent, et, en guise de traitement annuel, une certaine quantité de grains, proportionnellement au grade, depuis 100 batmans au colonel jusqu'à 12 au simple nouker (*alaman*).

Les rôles comptent six cents hommes pour le Dervaz et quatre mille pour le Karatéguine. Ces derniers reçoivent un traitement inférieur de moitié à celui des Dervaziens et leur effectif diminue graduellement par suite des manœuvres du bey de Karatéguine Khouda-Nazar-divan-bey (généralissime) en vue d'augmenter le revenu qu'il tire de son beylik. Sans doute le système suivi aujourd'hui dans le Karatéguine en ce qui concerne les noukers se justifie pleinement par la tranquillité complète dont jouit cette contrée, par l'absence de tout service de la part de cette milice, par l'inutilité de son influence sur les montagnards, par la dépense sans profit des trois quarts des revenus pour son entretien; mais le gouvernement de l'émir ne se décide cependant pas à supprimer définitivement dans tous les beyliks cette très nombreuse et peu utile milice de cavaliers, héritage du conquérant Tchinguiz-Khan. A plus forte raison l'exemple du Karatéguine ne peut-il être suivi par le Dervaz, soumis depuis peu de temps, où les noukers servent jusqu'à un certain point de médiateurs entre la population et l'administration et où la perception des impôts n'est possible que par le concours de fonctionnaires choisis parmi les montagnards eux-mêmes.

Le système des impôts dans le Dervaz et le Karatéguine est encore aujourd'hui le même qu'il a toujours été. L'*amlakdar*, qui

a dans son ressort un district de quelques dizaines ou centaines de villages (*kichlak*), perçoit au temps des moissons un *kharadj* de un dixième sur le produit des céréales et sur les fruits récoltés du mûrier blanc et en outre un mouton sur chaque propriétaire de maison, indépendamment de la quantité de bétail qu'il possède. Cet impôt se nomme *tankha*. Outre ces impôts réguliers, établis depuis un temps immémorial, tout propriétaire doit, en hiver, fournir le chauffage à son nouker et de la paille pour les animaux; il doit aussi donner vingt kopeks pour frais de route en cas d'expédition au delà des frontières du Dervaz ou du Karatéguine. Il arrive que cette milice de cavaliers et particulièrement les officiers (*ameldar*) prélevant pour eux-mêmes une taxe qui n'est pas médiocre sur les villages qui leur sont assignés par le bey, commettent des abus, extorquent des sommes plus considérables que celles qui sont fixées. Ce système pèse en général lourdement sur la population; mais au moins le bas peuple est-il à présent affranchi de la corvée qu'il devait aux gros propriétaires, sous les rois héréditaires du pays.

En fait, le produit des impôts dans ces beyliks montagneux est tout à fait insignifiant; les finances du Dervaz ne suffisent pas même à couvrir les dépenses nécessaires à l'entretien d'un bataillon à Kalai-Khoum.

En joignant aux deux sortes d'impôts mentionnés ci-dessus, le *kharadj* et le *tankha*, la taxe de 5 roubles par an sur les propriétaires qui s'occupent régulièrement du lavage de l'or pour leur compte particulier, nous pouvons établir comme suit le tableau des impôts du Dervaz et du Karatéguine :

KARATÉGUINE			
	BATMANS	TÊTES	ROUBLES
Kharadj sur le blé, l'orge.	75,000		30,000
Tankha		10,740	10,740
Taxe sur le lavage de l'or			3,000
Total			43,740

DERVAZ			
Kharadj sur le blé, l'orge	25,000		20,000
Tankha		6,000	6,000
Taxe de 1/20 sur les mûriers.			1,000
Taxe sur le lavage de l'or			5,000
Total			32,000

En retranchant du total les trois quarts du kharadj et du tankha, employés par l'administration à l'entretien des noukers, en défalquant également l'entretien des amlakdars et de leurs gens, nous pouvons fixer le revenu net du Karatéguine à 10,000 roubles environ et celui du Dervaz à 6,000. Ces revenus sont à la disposition, sans contrôle, des beys locaux qui payent avec d'autres ressources les présents considérables qu'ils envoient à l'émir. Ainsi le gouverneur du Karatéguine perçoit une taxe du quarantième sur le bétail de tous les nomades du Hissar, du Koulab, du Baldjouan et du Karatéguine, et, de plus, encaisse les impôts de l'ancien beylik de Kourgan-Tioubé, transformé en simple district par l'émir, afin d'augmenter les ressources de son cher et vieux serviteur, le général Khouda-Nazar divan-bey.

En somme, en comptant ce qui reste de la taxe sur le bétail, une fois la somme de 300,000 roubles payée à l'émir, les revenus du bey de Karatéguine sont d'autant plus importants qu'il lui est permis de ne point envoyer à l'émir de plus riches présents que ses collègues.

Ces présents annuels, fixés par la tradition, consistent ordinairement en neuf paquets de robes, de dix robes par paquet, valant de 10 à 200 roubles, en neuf chevaux avec un riche harnais d'argent et une housse brodée, en buffles ou yaks au nombre de deux à cinq, en un sac de monnaie d'argent de Boukhara de 4,000 à 10,000 roubles. La valeur d'un tel cadeau est de 10 à 15,000 roubles en tout; mais il est des années où l'on doit faire trois ou quatre cadeaux de ce genre, et naturellement ils sont, en pareil cas, de moindre importance.

Les revenus du bey de Dervaz sont tellement faibles qu'il est dispensé des cadeaux et qu'il reçoit de l'émir un supplément assez considérable; car les ressources propres du bey suffisent à peine

à son entretien et à celui de sa famille, de ses nombreux domestiques et des messagers à cheval.

Le système des impôts expliqué, exposons, pour finir ce qui a trait à l'administration du Dervaz et du Karatéguine, qu'outre les amlakdars, il y a au-dessous d'eux, dans chaque village, des agents nommés *erbâh*. Ces agents sont chargés de la police, de l'exécution des sentences judiciaires; ils n'ont aucun traitement, mais ils ont le droit de recevoir quelques présents des habitants du village à l'occasion des ventes de terrain, des partages de succession, des fêtes de famille. Bon an, mal an, le revenu de ces agents ne dépasse pas 30 roubles.

Pour la justice, il y a dans chacun des deux beyliks quatre cadis avec un petit nombre de naïbs et de mouftis, sortes d'espions légaux.

Pour surveiller la moralité du peuple selon l'esprit du Coran, les Boukhariotes ont établi des raïs, qui ont réussi à organiser au milieu même des montagnards un système d'espionnage, à implanter toutes les cérémonies musulmanes, et même à familiariser les Dervaziens avec le *tchachban* (voile noir en crin de cheval) qui s'adapte mal à la vie libre des montagnardes. En attendant, c'est le seul résultat des missions boukhariotes dans le Dervaz et le Karatéguine. Pour le reste, la vie des montagnards demeure aujourd'hui telle qu'elle était il y a mille ans.

Le montagnard est l'enfant d'une rude et sauvage nature. Son type, son caractère, sa philosophie, tout porte la marque de la nature physique particulière avec laquelle il doit combattre sans cesse, à laquelle il est obligé de s'adapter. Rejetés dans ces milieux par des événements historiques inconnus, probablement par des persécutions religieuses, les anciens aborigènes de l'Asie centrale conservent encore aujourd'hui le type de l'ancienne race persane. Il ne faut aucunement regarder ces montagnards comme des métis Tadjiks. Ceux-ci sont représentés par les habitants de Khodjend, Ourgout et autres villes du Turkestan; ils se distinguent nettement des Karatéguiniens et, en particulier, des Dervaziens, tant par le type que par le langage, qui chez les montagnards abonde en expressions dialectales¹. Les habitants du centre du Dervaz

1. Voici quelques exemples notés dans le Dervaz en 1882 :

Français.	Persan.	Dervazien.	Yazge'ali.
village	abâdi	kichlak	diga
maison	khané	bouna	kout

comprennent peu la langue purement persane des Karatégui-
niens, ont peine à s'expliquer avec les montagnards du Vantch et

<i>Français</i>	<i>Persan</i>	<i>Dervazien</i>	<i>Yazgelan</i>
fumée	doud	dou	zad
eau	âb	aou	khakh
terre	zémin	zoumin	zamin
feu	âtech	alaou	étiss
jour	rouz	rez	miss
nuit	cheb	chaou	chouhb
soir.	cham	»	»
matin	soubh	sabh	rokhond
pain	nân	noun	zougân
lait	chir	char	date
viande	goucht	guycht	kouft
homme	merd	merd	vakhouk
femme	zen	zan	indjik
père	péder	baba	vid
mère	méder	mouma	nagu
frère	berader	bièr	brid
sœur	khâher	khâher	phorok
fil	pucer	batcha	potiss
fil	doukhter	dikhtar	agak
montagne	kouh	koh	gortchouek
pierre	sengue	sengue	harr
rivière	deria	darié	darié
année	sâl	sâl	sal
mois	mâh	mouh	mit
fête	'id	'Ad	'id
hôte	mihmân	mihmân	mismouss
neige	berf	bourf	zoïkh
pluie	bârân	bourân	bayada
cheval	asp	asp	varka
mouton	gouspend	mech	moaou, mouou
vache	mâdâ gaou	gaou	gaiou
bête féroce	dérendé	daranda	vourk
donnez-moi à boire	bour men	} ovoum bdied	} khakh-min adjob-rozik
donnez à manger	âbi khourden		
à mon cheval	aspi mârâ	} comme en persan	} vork marâ naghir bridi oi
dans votre pays il	nahari bédéhind		
fait très froid	der djaïchouna	} comme en persan	} kotchichoumo biciâr yakhoï
	bicioner khou-		
	nouk		
apportez du bois	hizoum bérld	hizoum bérld	chonoun vorit

Les noms de nombre sont en dervazien comme en persan; mais ils dif-
férent dans le dialecte yazgelan : 1, *vouk*; 2, *zou*; 3, *souï*; 4, *tchir*; 5, *tindj*;
6, *pou*; 7, *khout*; 8, *goucht*; 9, *nou*; 10, *douss*.

n'entendent pas du tout le langage de leurs voisins du Chougân¹.

Le type des Dervaziens et des Karatéguiniens est à peu près semblable : teint basané ; cheveux droits, épais, noirs, roux ou châains ; yeux noirs ou brun clair ; visage régulier, expressif ; nez fort, front tantôt bas, tantôt large et haut ; taille au-dessus de la moyenne, constitution solide, poitrine large, muscles vigoureux, mollets minces, corps bien proportionné, plutôt maigre, mais parfois non sans embonpoint.

Il nous est arrivé de voir aussi des femmes de ces contrées, et parmi elles beaucoup avaient de fort beaux visages.

Le caractère de la nature et du climat, les étés frais, les hivers très froids avec 18 pieds de neige, les pluies abondantes ont accoutumé les montagnards à une vie renfermée et pénible, qui à son tour leur a donné un grand attachement au sol natal, un caractère sombre, mais sans méchanceté, la patience, la volonté énergique, la faculté de supporter toutes les privations, l'audace, l'endurcissement aux fatigues de la marche, au point qu'ils peuvent faire à pied de 80 à 100 verstes par jour avec leur sac à provisions ou un fardeau de 50 kilogrammes sur le dos.

Peut-être le lecteur mettra-t-il en doute ce que j'avance ici, et, moi-même, je ne croyais pas à la possibilité de telles marches avant d'avoir été dans le Dervaz, où j'ai fait à cheval, en compagnie de montagnards à pied, des journées de 80 verstes à travers des cols couverts de neige et hauts de près de 4,000 mètres². On m'a même présenté le fameux messenger Bâbi-Karaoulbeg, âgé de trente-six ans, qui, chargé d'un message par le bey, réussit à faire au milieu de mai la route de Kalat-Khoum à Khovalyng (sur le Yakh-Sou) en faisant d'une traite, de 3 heures du matin à 7 heures du soir, 140 verstes à travers les cols Roubat, Rigân, Polizak, hauts chacun de 13,500 pieds. Du reste, Bâbi reconnaît n'avoir jamais

1. Les Tadjiks de la montagne ont conservé tout à fait l'ancien type iranien, modifié en certains endroits par un mélange de sang d'Aryens blonds ; les Tadjiks de la vallée sont une variété de la race persane, fortement altérée par des éléments arabes et tures.

2. Notons à ce propos que la puissance de l'habitude et des conditions de la vie agissent également sur les colons russes du Turkestan et en fait des marcheurs et des cavaliers infatigables. Il m'est arrivé de faire des marches de 40 verstes dans les montagnes du Zaravchan, et de parcourir en 24 heures 260 verstes avec des chevaux de rechange et jusqu'à 120 verstes par jour avec un seul cheval.

fait de pareille marche qu'en 1880 pour affaire de service, et avoir longtemps ressenti une douleur aux mollets ; cependant il se déclare prêt à recommencer. Il m'a expliqué que dans une marche dans les montagnes, la première condition est de ne pas s'arrêter pour se reposer, et qu'il est beaucoup plus facile de monter, en tenant à la main un bâton derrière le dos, que de descendre du col dans la vallée. J'ai pu me convaincre par moi-même de la justesse de ces observations.

Si ces montagnards sont de si grands marcheurs, la cause en est sans doute à la nécessité où ils sont de gravir des pentes escarpées pour semer leur blé, de courir à travers les crêtes rocheuses à la poursuite des béliers-sauvages, des chèvres et des ours, de faire en hiver des voyages de plusieurs centaines de verstes à Koulab, à Hissar, à Kokand, et même à Boukhara pour y gagner de 20 à 40 roubles et acheter de la toile à chemises pour leur famille, un mouchoir pour leur femme, de la farine, du sel et rien de plus, car leur vie dure et peu aisée ne comporte pas de superflu.

Si vous demandez à un montagnard, qui a été à Boukhara, pourquoi il ne transporte pas sa famille dans cette ville où la vie est meilleure et plus facile à gagner, vous obtiendrez une réponse de ce genre : Nous savons qu'à Boukhara et à Samarkand il fait meilleur vivre que chez nous ; il y a de la terre labourable, du riz, des moutons plus gros que les nôtres ; mais nous aimons notre douce patrie (*chirin vatan*, شیرین وطن), et quand nous sommes à Boukhara, il nous semble que nous sommes en prison ; nous nous hâtons de revenir.

Avant de faire connaître la vie domestique de l'indigène, son caractère, sa conception du monde, ses idées et ses coutumes, nous dirons que dans les montagnes mêmes la culture du sol constitue l'occupation principale de la population.

Partout la terre cultivable pourvue d'aryks (canaux souterrains) et arrosée par l'eau de pluie, est en droit soumise au régime de la propriété individuelle ; les pâturages, s'étendant dans un rayon déterminé, sont considérés comme la propriété commune de tout le village. Quoique la transmission des terres par vente ou par héritage s'opère sans pièces écrites et par un simple contrat verbal conclu devant deux ou trois témoins, les contestations au sujet des terres sont très rares, et elles sont réglées, non par contrainte judiciaire, mais par l'arbitrage des vieillards du village.

La densité de la population, qui prouve l'ancienneté de la vie agricole, est si remarquable que toutes les basses terres, où la charrue peut s'enfoncer et même les pentes jusqu'à 9,000 pieds de hauteur sont occupées par la culture; et cependant on ne rencontre pas de très grands propriétaires, le possesseur de 400 tanaps (109 hectares) est considéré comme riche.

L'insuffisance de la terre arable se fait sentir surtout dans le sud du Dervaz, sur le Piandj. L'agriculture y est si insignifiante qu'elle ne suffit pas aux besoins des habitants. Ils suppléent à la farine de froment ou d'orge par de la farine faite avec des baies de mûrier blanc ou avec de la racine de *tatarok* dont le goût rappelle le chou-rave. Mais le bataillon boukhariote en garnison à Kalaï-Khoum fait venir du blé du Vakhia ou du Karatéguine, où les terres arables sont beaucoup plus considérables; seulement les produits y ont si peu de débit qu'un batman de 4 pouds (65 kilogr.) après un transport pénible à travers les cols neigeux de Châh-Kondah, de Rogân, de Roubât, se vend à peine 5 roubles.

Dans le Karatéguine comme dans le Dervaz la culture est exclusivement printanière; le sol est arrosé par la pluie et l'on ne trouve d'aryks que dans les jardins du bas pays, où l'on fait un peu de jardinage (concombres, courges, carottes, oignons) et de la luzerne qui donne seulement deux coupes à l'année au lieu de six comme dans le Zaravchan.

Accoutumé à son sort, le montagnard n'éprouve presque aucune peine à gravir des pentes de 6,000 à 10,000 pieds avec une légère charrue, plus exactement une araire, dans la langue du pays : *djouft*, un sac de semences sur les épaules et accompagné d'une paire de bœufs ou d'ânes, pour labourer et semer au milieu de mai, pour moissonner au milieu de septembre. Dans le Karatéguine les semailles ont lieu d'octobre à mars et l'on fait la récolte en juillet-août. Dans le Dervaz on ne donne qu'un labour après l'ensemencement, dans le Karatéguine on en donne deux. On sème surtout du froment et de l'orge, mais dans le Khoulass, le Vakhia, sur le Vanteh on sème aussi le millet, la houlque (*qounak*), la fève (*bokal*), le coton, qui rendent de 10 à 40 pour 1, selon la quantité des pluies. Dans le Karatéguine le rendement est de moitié plus faible parce qu'on ne laisse pas reposer la terre et qu'on ne lui fournit pas d'engrais et aussi parce que l'été est souvent privé de pluie, particulièrement dans le pays bas, à commencer par la capitale, Guerm.

Guerm possède un bazar, le seul qui existe dans le Karatéguine et le Dervaz. Le marché se tient le jeudi. Au bazar, comme à l'occasion dans les villages, les transactions commerciales consistent surtout dans l'échange des produits locaux de l'agriculture et de la chasse contre des marchandises telles que les toiles de coton, les soieries rayées de couleur, les indiennes, les mousselines de l'Inde, le *sakyz* (mastic) à mâcher, le tabac à priser, les médicaments. Sur le marché de Guerm les prix ont été dans l'été de 1882 les suivants : vaches : 10 à 15 roubles ; bœufs : 10 à 30 roubles ; chevaux : 20 à 40 roubles ; moutons : 1 à 2 roubles ; chèvres : 60 kopeks à 1 rouble ; froment : 20 kopeks le poud (16^k, 380) ; orge : 25 kopeks le poud ; lentilles : 60 kopeks les 4 pouds ; lin : 1 roub. 60 kopeks les 4 pouds.

La terre se vend dans le Karatéguine 20 roubles la déciatine (109 ares) et 40 quand elle est pourvue d'aryks. Dans le Dervaz méridional elle est un peu plus chère, et le prix des jardins est en proportion de la quantité des mûriers : ainsi dans le Dervaz un jardin ayant vingt mûriers se vend cent pièces (850 mètres) de toile de coton ou 40 roubles.

Les montagnards ne connaissent ni les monnaies, ni les mesures de poids, de longueur et de capacité ; ils emploient dans les transactions comme unité de poids le *kalatouch* ou bonnet et comme unité de valeur la pièce de toile de coton de 12 archines (8^m, 53). Une telle pièce vaut en argent 40 kopeks dans le Dervaz ; une pièce de soie rayée ; 60 kopeks, la paire de bas de laine ; 20 kopeks, la paire de bottes en peau mégissée, 40 kopeks.

Quand nous aurons ajouté que dans les bonnes maisons les travaux de culture et la moisson se font avec l'assistance des parents moyennant la nourriture journalière, que la mouture des grains, pour laquelle on emploie des moulins à eau très primitifs, coûte le vingtième de la récolte, que pour l'éclairage on use d'huile de lin ou de noix, et que la culture des arbres à fruits, mûriers, pommiers, pruniers, cerisiers, abricotiers, a très peu d'importance dans le Karatéguine et surtout le Dervaz, il ne nous restera plus rien à dire sur l'agriculture.

La statistique agricole peut être établie approximativement de la façon suivante. Si l'on admet que le Karatéguine possède 512 villages contenant 10,740 maisons et 60,000 âmes et le Dervaz 350 villages contenant 6,000 maisons et 40,000 âmes¹, si, d'autre part, on

1. La multiplication par 5 du nombre des maisons pour obtenir le nombre

évalue la quantité moyenne des semailles de chaque maison à 60 pouds (980 kilogr.) dans le Karatéguine, à 20 pouds (327 kilogr.) dans le Dervaz, et le rendement respectivement à 5 et 10 pour 1, on peut fixer en gros la récolte du Karatéguine à 3 millions de pouds (500,000 quintaux) et celle du Dervaz, y compris le Vakhia, le Khoulass et le Vantch à 1,200,000 pouds (200,000 quintaux.)

Le bétail, gêné dans son développement par la longueur et les neiges abondantes de l'hiver, par la rareté du fourrage et des pâturages d'hiver, est tout à fait insignifiant dans le Dervaz et bien peu considérable dans le Karatéguine, où les Kirghiz conduisent des moutons et même des chameaux et des bêtes à cornes sur les bords du Sourkh-Ab supérieur libres de neige, même en hiver, à cause des vents violents qui y soufflent sans trêve. En général, sur le Sourkh-Ab, une maison possède en moyenne vingt moutons ou chèvres, quatre têtes de gros bétail et il y a un cheval pour quarante maisons; dans le Dervaz, le plus riche montagnard n'a que quatre vaches, deux paires de bœufs, un cheval, vingt moutons, trente chèvres; la majorité n'entretient qu'une vache et un ou deux bœufs, surtout pour le chauffage; il est, en effet, difficile de faire des approvisionnements d'herbe et plus encore de construire des étables par suite de la rareté du bois.

L'exiguité de ces moyens d'existence tirés de la culture et du bétail a conduit les Dervaziens à chercher un supplément dans d'autres travaux, le lavage de l'or sur le haut Piandj qui rapporte à un ouvrier de 4 à 8 roubles en deux mois, l'exploitation de mines de fer sur le Vantch, le tissage du coton¹, la chasse aux renards, aux martres, aux ours, aux béliers et aux chèvres sauvages.

La chasse, avec toutes les fatigues et les privations qu'elle entraîne dans des montagnes couvertes de neige et souvent inaccessibles, n'en est pas moins pour le montagnard un plaisir aussi

des habitants ne donne pas dans l'Asie centrale un résultat bien exact. Une longue observation me permet d'affirmer que le multiplicateur en question oscille entre 3 et 7 selon les lieux; il varie suivant l'aisance de la population qui permet au maître d'entretenir deux ou trois femmes, suivant les conditions hygiéniques, suivant qu'on morcelle les propriétés par des partages, ou qu'au contraire la famille entière (*tirok*) demeure unie pendant plusieurs générations.

1. Un homme tisse en un hiver (six mois) de quarante à soixante pièces de toile faite avec de la ouate achetée dans le Koulab et le Hissar.

grand que pour le chasseur de la plaine. Chez les montagnards la chasse des bêtes sauvages se fait par battues (*halk-chikâr*, شكار) ou par des chasseurs isolés (*douzdy chikâr*). La première espèce de chasse se pratique dans les environs du village lorsqu'on se croit suffisamment sûr de la présence d'un troupeau de béliers ou de chèvres sauvages. Alors les habitants, certains d'en rapporter un butin considérable, se réunissent tous et quelquefois les habitants des villages voisins se joignent à eux. Ils se divisent en groupes et, sous la conduite des chasseurs âgés et expérimentés, ils entourent de leurs chiens un certain nombre de hauteurs et essayent de diriger le gibier sur les points où sont postés les tireurs; ceux-ci tirent avec leurs fusils à mèche, à la distance de 40 à 80 pas. Si l'on réussit à abattre cinq ou six pièces de gibier, on fait un festin auquel tous les habitants prennent part et l'on parle de cette journée pendant plusieurs mois. Cette sorte de chasse n'est pas très fatigante, car une battue qui commence à l'aube s'achève le même jour. Beaucoup plus pénible et dangereuse est la chasse individuelle et par surprise, la chasse de voleur (*douzdy chikâr*), comme s'expriment les montagnards. Le chasseur, portant dans un sac de cuir du pain, quelques boulettes de farine de mûrier, un paquet d'allumettes souffrées pour allumer du feu à l'occasion, attachant à son côté des raquettes faites de menues branches à la mesure de ses pieds, tenant en main un bâton et un fusil, s'enfonce seul, quels que soient le temps et la saison, dans les lieux les plus inaccessibles du voisinage, ou dans les montagnes éloignées d'une centaine de verstes; il suit à la piste l'ours, la panthère ou les béliers et les tue à coup sûr en s'approchant à la dérobée. En cas de succès rapide, il emporte son butin chez lui, et si en deux ou trois jours il a tué quelques béliers ou chèvres il les enfouit, fait venir des gens de chez lui et la chasse se termine là. En cas d'insuccès, le chasseur disparaît dans les montagnes, errant sur la neige profonde, passant la nuit dans un terrier ou sous un rocher, et poursuit sa route pendant une semaine et davantage, tant que durent ses provisions.

Le chasseur court un danger sérieux lorsqu'il a le malheur de tomber sur un ours, sans avoir préparé son fusil à mèche, ou lorsqu'il tire sur une panthère et la manque; cet animal se jette alors hardiment sur le chasseur, l'étourdit en lui frappant à la tête de sa longue queue et lui ôte la vie. Les accidents de ce genre arrivent assez fréquemment.

On chasse beaucoup le renard dans le Karatéguine, surtout en automne et en hiver; on fait, avec l'aide de chiens, une battue qui se termine toujours heureusement. Quant aux martres, on les prend à l'appât dans des pièges particuliers, faits avec des pierres ou des filets.

Les produits de la chasse se vendent sur place à des marchands venus de Boukhara et de Samarkand, ou bien sont envoyés, quand l'occasion se présente, à Koulab et à Hissar. Une dépouille d'ours vaut 5 roubles, de renards 80 kopeks, de martre 3 roubles, de panthère 2 roubles.

Dans le Dervaz et le Karatéguine, on tue, dans le courant de l'année, jusqu'à trois mille renards, mille martres, cent ours, quarante panthères, mille chèvres ou bédouins. On chasse les perdrix à l'aide de bâtons, et les canards à l'aide de vautours. Ce genre de chasse est assez développée et constitue l'occupation favorite des montagnards, particulièrement dans le Karatéguine, et le Koulass sur le Khingab. On fait aussi avec des limiers une grande chasse aux marmottes (*sougour*) vivant en nombreuses familles dans des terriers à la limite des neiges éternelles. Les peaux de marmottes se paient 5 kopeks la pièce.

La chasse est pour les montagnards à la fois un besoin de l'âme, parce qu'elle est une distraction dans leur vie monotone, et un supplément nécessaire à leurs maigres moyens d'existence; car, faute de débouchés, leurs produits agricoles ne peuvent se vendre à des prix suffisants pour leur permettre de compléter leur mobilier domestique et leurs vêtements, si modeste qu'en soit la dépense.

Sous l'influence d'une nature sauvage, d'un climat âpre, d'une pauvreté invincible, la vie du montagnard est sauvage aussi, étrangère à toute espèce de luxe, remplie par une lutte pour la vie, obstinée, énergique, non pas toutefois contre les hommes, mais contre la nature elle-même, contre la rareté du bois, contre l'abondance de la neige et des pluies de printemps, contre les avalanches de neige (*tarna*), qui font périr non seulement des personnes isolées, mais des villages entiers (Laktch, Bounaï, Maroum, Mâridian).

Ces exigences inexorables de la nature déterminent le mode de construction des habitations.

Les villages sont situés les uns sur les bords des rivières, les autres presque à la hauteur des neiges éternelles et toujours dans

une position où ils soient le moins possible exposés aux torrents de pluie (*sili*), et aux avalanches qui emportent des rochers entiers. Les villages renferment peu de maisons, de dix à cent, mais beaucoup d'habitants, parce que les fils mariés ne se séparent pas de la famille paternelle et parce qu'on ne pratique pas le partage des successions.

Les villages de la montagne ne sont pas semblables à ceux de la vallée, car ils n'ont point de cours, et les constructions surtout dans le Dervaz, sont jointes les unes aux autres, non seulement celles d'une même famille mais même celles de presque tout le village. Les maisons sont aussi de forme originale; elles sont basses, avec des murailles solides, un toit de terre plat et un trou au plafond pour le passage de la fumée.

Entrons dans une maison et observons dans ses détails la vie matérielle et morale du montagnard. Nous fûmes un jour conduits à la demeure d'un riche Dervazien, Safer Karaoul Beg, qui s'empressa de faire passer ses femmes, et ses brus dans la maison voisine, d'où tout le beau sexe du village se mit à nous regarder furtivement avec crainte et étonnement. Nous eûmes soin de nous baisser pour ne pas nous heurter au sommet de la porte et nous entrâmes. A gauche nous vîmes une stalle pour le cheval ou la vache, à droite un enclos pour les moutons, une cage pour les oiseaux domestiques, et, tout droit en face de la porte d'entrée, une chambre pour les gens de la maison, chambre séparée de l'étable par une mince cloison à mi-hauteur. Le sol de cette chambre commune est élevé d'une archine (0^m,71) au-dessus du sol de l'étable, et les mesures en sont 5 archines carrées de surface (2^mq,50) et 2 ¹/₄ archines de hauteur (1^m,60), si de la surface totale on retranche le foyer, le berceau d'argile pour les enfants, les armoires d'argile installées sur les côtés et remplies de farine et d'ustensiles divers. Les murs d'argile, le plafond épais, soutenu par de solides colonnes, sont noircis par la fumée qui laisse dans toutes les fentes ou crevasses une forte couche de suie grasse. L'humidité, une odeur âcre et désagréable y règnent même l'été, et à plus forte raison l'hiver où le bétail est parqué sous le même toit. Aucun nez européen ne saurait supporter une pareille atmosphère. C'est dans un tel gîte que demeure la famille de Karaoul Bey, composée de six personnes d'âges différents. En été les femmes seules s'y tiennent pendant le jour tandis que les hommes sont aux champs, que les enfants jouent dehors avec les chiens,

se roulent sur le fumier, grimpent aux rochers à qui mieux mieux ; la nuit tout le monde se couche, serrés les uns contre les autres, les uns sur de la paille, les autres sur une peau de bête ou sur un morceau de feutre déchiré ; ils se couvrent de robes usées, de lambeaux de ouate, débris de quelque ancienne couverture.

Il n'y a point dans la maison de vêtements de rechange. Chaque homme a pour l'usage de l'année entière une paire de chemises, des caleçons ou des bas de laine, une paire de bottes, un bonnet avec un chiffon de coton en guise de turban, une robe de dessus en laine (*tchekmen*) et des culottes de laine. Les femmes ont une paire de chemises, une robe de coton, une sorte de chemise de dessus en laine (*agta*) et des galoches. On procède au blanchissage trois fois par an ; pour cette opération on se couvre de quelques haillons ou d'un vêtement emprunté au voisin.

Les ustensiles de ménage se composent invariablement d'un chaudron de fonte, d'une bouillotte de fonte également, de quelques vases d'argile pour l'eau, le lait aigri, la préparation des mets, de deux ou trois tasses d'argile. Joignez-y deux ou trois sacs pleins d'herbes alimentaires¹ ou médicales, une provision de savon grossier, une peau mégissée sur laquelle on fait la pâte et hache les vermicelles, un sac de cuir que le montagnard emporte toujours en voyage. Vous pourrez trouver encore un fusil à mèche, un sabre, quelques minces bâtons pour la marche à travers les défilés, des raquettes de saule en forme de cercle, de grosses galoches de bois pour l'hiver, un petit métier de tisserand primitif installé dans un coin au-dessus d'une cavité afin de permettre au tisserand de s'asseoir, cinq ou six flambeaux à mèche et c'est tout.

Les Karaléguiniens vivent un peu mieux parce qu'ils ont une suffisante quantité de blé, dont ils vendent même une partie à Matcha sur le haut Zeravchan, parce qu'ils sont près de Kokand et du Hissar. Mais la vie des riverains du Piandj, isolés, privés de blé qu'ils remplacent par la farine de mûrier, sans sel, sans viande et sans lait, mal vêtus et presque dépourvus de combustible, est une vie pour ainsi dire végétative et véritablement tra-

1. Il y a quinze espèces d'herbes alimentaires employées par les montagnards. En voici les noms : *korevch*, *galatalitch*, *zirk*, *poïy-pourmich*, *mouchound*, *aourouçok*, *tourounaki-agou*, *zirk-sourkh*, *outchim-toukhmak*, *pichoum*, *lazz-kouhi*, *goulbouï*, *matar*, *samtitch*, *sagoça*, *tchavâry*, *kamar*, *kârik*, *tarân*, *tatarân*, *goular*, *kot*, *zouboud*, *ziphy*.

gique, pleine de tourments pour les enfants et les vieillards, vouée à une lutte opiniâtre contre la rigueur de la nature. Cependant le montagnard supporte tout, et seule, une très mauvaise récolte peut le forcer à quitter sa famille, à se rendre à Koulab, à Hissar, à Marguélan ou ailleurs, pour se créer quelques ressources par le travail ; puis il revient dans sa maussade patrie, à laquelle il est instinctivement attaché comme le tigre à sa jungle.

Malgré ces mauvaises conditions d'existence, malgré le défaut de secours médical régulier contre les maladies et les épidémies, les fièvres malignes, l'hydropisie, la petite vérole, le typhus, les maladies sont plus rares et la mortalité plus faible que dans la vallée où les médecins ne manquent pas. La durée moyenne de la vie est telle que dans le Karatéguine on rencontre dans chaque village trois ou quatre centenaires et beaucoup de personnes de soixante à quatre-vingts ans. Mais il convient d'ajouter que ces témoignages de longévité ne sont pas d'une exactitude rigoureuse, les indigènes ne sachant pas fixer le nombre de leurs années.

Les habitants des villages voisins d'Abi-Guerm respirent un air de santé tout particulier. Depuis leur enfance ils se baignent tous les jours même en hiver dans l'eau d'une source sulfureuse à la température de 28° à 32° Réaumur. Cette source attire en été une foule de malades du khanat de Boukhara, de Samarkand, du Fergana.

Les travaux des champs, la chasse, en partie, sont les seules occupations qui rompent la monotonie de la vie du montagnard. En hiver, il n'a rien à faire qu'à débarrasser sa maison de la neige. Cependant il ne s'ennuie pas et se considère comme tout à fait heureux s'il est rassasié et s'il a des enfants.

Voici l'emploi d'une journée d'un indigène. La famille se lève entre 4 et 5 heures ; la maitresse de maison fait chauffer sur les charbons, qui ont couvé toute la nuit sous la cendre, du bouillon (*chir*) fait avec une poignée de farine, quelques oignons et carottes ; les hommes visitent le bétail, lui donnent à manger, ouvrent la porte de l'enclos aux moutons, celle de la cage à la volaille ; tout cela ne se passe pas sans que les enfants n'attrapent quelques bonnes taloches. Cette première besogne terminée tous s'assoient en cercle dans la maison et, se passant l'un à l'autre une cuiller, mangent leur maigre brouet avec une galette de farine d'orge ou de froment cuite telle quelle dans le chaudron et quelquefois mélangée avec de la farine de mûrier ou de la farine

tirée de la racine d'une plante sauvage appelée *tatine*, racine très répandue, très employée et très goûtée des montagnards malgré son amertume. A midi, on mange de la même galette à raison de 100 grammes par personne adulte, et le soir on mange du même bouillon que le matin, ou des vermicelles (*achi-ard*) avec du lait aigre et des herbes ; les pauvres se contentent généralement d'une boulette de farine de mûrier ¹. Quant à la viande et au gibier, le Dervazien n'en mange pas plus de deux fois par an chez lui, et cinq fois chez les voisins, à l'occasion d'un mariage, d'un enterrement, d'une circoncision.

Ces trois actes fondamentaux de la vie d'un mahométan s'accomplissent dans la montagne avec des cérémonies qui sont en substance les mêmes que celles pratiquées par les indigènes du bas pays.

Les hommes se marient ordinairement à seize ans, les filles à douze, âge un peu prématuré, car le climat rigoureux de la montagne ne permet pas aux femmes de se développer aussi vite que dans la plaine ; mais en revanche elles vieillissent moins rapidement, malgré les fatigues excessives auxquels elles sont condamnées. Les parents fiancent quelquefois leur fille dès son enfance (*gávava-bakhch*), et cela est souvent un prétexte à procès si la jeune fille refuse le mari qu'on lui a destiné (*damát*) ; d'autres fois les fiançailles se font lorsque la jeune fille a atteint sa majorité sans aucune contrainte de la part des parents.

Dans le premier cas le prétendu paye son futur beau-père petit à petit dans l'espace de plusieurs années. Dans le second cas les fiançailles se font à la suite d'une enquête préliminaire, de pourparlers avec les parents, parfois d'entrevues secrètes entre les deux jeunes gens.

Lorsqu'on est assuré du consentement des parents de la jeune fille, on leur envoie deux ou trois proches parents du prétendu pour faire la demande en mariage. Ces envoyés sont appelés *zaoutchi* dans le Karatéguine, et *gobroçon* dans le Dervaz. Si les parents consentent, ils invitent ces envoyés à rester dans le *mihmánkhané* (chambre extérieure pour les hôtes), et ils les traitent du mieux qu'ils peuvent. Une fois leur consentement déclaré, les mandataires du prétendu se joignent dans les trois ou

1. Dans le Dervaz une famille aisée, de six bouches, ne consomme pas plus de 1,600 à 1,650 kilogrammes de blé.

quatre jours à une ambassade de huit ou dix voisins qui apportent à la maison de la fiancée des galettes, des gruaux au lait (*chir-brountch*), du *pilav*, des fruits secs et d'autres mets. Tous les hôtes soupent à la maison ; au préalable, ils récitent mentalement des actions de grâce à Allâh, en se caressant la barbe, ensuite ils adressent leurs félicitations au maître de la maison. Les dons offerts sont envoyés aux femmes pour reparaitre dans le *mihmân-khané* après avoir été préparés, et servir au diner des ambassadeurs. Ceux-ci, peu amateurs d'abstractions, se mettent à traiter du prix à payer par le futur aux parents de la fiancée. Ordinairement on se met promptement d'accord et le jour même la famille du prétendu a connaissance de la dépense à faire. Elle ne monte pas très haut ; les gens de conditions moyenne donnent un cheval, deux bœufs, une vache, un fusil, trois pièces de soie rayée, autant de toile de coton, 3 batmans (194 kilogr.) de farine, un bœuf pour tuer, enfin quelques cadeaux destinés à la fiancée : quelques mètres d'indienne pour une chemise et des pantalons ; 4 archines (2^m,84) de coutil pour un vêtement de dessus appelé *altcha* ; deux mouchoirs de coton ou de soie (*roumal*) et de deux paires de galoches. Le soir du jour fixé pour la cérémonie nuptiale (*nikdh*), les voisins et quelquefois tout le village se rassemblent dans la maison de la fiancée, le futur arrive avec ses compagnons, tout le monde soupe, cause de choses et d'autres, puis un *molla* demande à la fiancée qui est entre deux parrains (*peder-vekil*) si elle consent librement à épouser un tel ; quand il a reçu une réponse affirmative, il demande au futur s'il veut pour femme d'une telle et combien il a payé de dot (*mehr*). Le *molla* rédige l'acte de mariage (*nikâh-khatt*), en y insérant la mention des dépenses faites par le fiancé, et récite une prière (*khoutba*). La cérémonie terminée, la jeune fille se retire dans une maison voisine.

Le même soir, les hôtes, hommes et femmes, se régalent d'une grande quantité de vermicelles (*ougra*) trempé dans du lait aigre avec des légumes verts, des gruaux au lait et enfin du *pilav*. A dix heures, le banquet prend fin, le fiancé reçoit des parents de la fiancée une robe et se dirige vers sa demeure au milieu des chansons de ses compagnons. Une demi-heure plus tôt, les femmes du village ont conduit en procession la jeune fille chez son mari à la lueur des flambeaux. Elle entre dans une chambre séparée, formée pour la circonstance par des rideaux ; là le jeune

homme présente pour la première fois ses compliments à sa femme et lui permet de passer la nuit avec ses compagnes et de se régaler tout à son aise avec elles. Le lendemain, on apporte de la maison de la fiancée la dot, en échange de laquelle les nouveaux mariés donnent quelques modestes cadeaux. Dans les quinze ou vingt jours les nouveaux mariés vont voir les parents de la jeune femme, leur font présent d'un mouton, de cent galettes, de douceurs diverses, et ils reçoivent en retour une vache, une chèvre, cinq moutons, un mouchoir et des galoches. Puis la vie rentre dans l'ornière creusée par les siècles et poursuit sa route ordinaire avec ses retours de joies et de douleurs.

Le divorce (*talak*) est très rare ; il n'a lieu que si la femme est méchante, mauvaise travailleuse, et ne s'entend pas avec les autres femmes de son mari. Le divorce prononcé par sentence judiciaire (*khatti-talak*) donne à la femme pleine liberté de se remariar, ce qui a toujours lieu, car une femme divorcée coûte moins cher. Il arrive que le divorce est préparé par les secrètes intrigues d'un amant, mais il faut dire que les violations de la foi conjugale sont extrêmement rares parmi les montagnards.

La séparation de corps pour incompatibilité d'humeur se pratique également, mais est plus souvent réglée à l'amiable que par contrainte judiciaire. Les Dervaziens, qui sont de braves gens, quoique emportés, aiment peu recourir à la justice.

Chez les montagnards, comme chez tous les vrais croyants, la cérémonie la plus solennelle est la circoncision qu'on pratique sur les garçons de huit à dix ans. La coutume veut qu'on invite à cette fête non seulement les habitants du village mais encore tous ceux des villages voisins. Aussi voit-on souvent assemblés chez les riches jusqu'à cinq cents hommes ou femmes qui se régalent, pendant trois jours entiers, de *pilav* et de mets divers dont l'abondance et la valeur sont en rapport avec la richesse du maître de la maison. Dans cette fête tandis que les femmes bavardent en causant des menus faits journaliers, les hommes, jeunes et vieux, montent à cheval pour se livrer au jeu classique appelé *kop-kori-oulak*. Dans le Dervaz il y a des amateurs qui jouent à pied. Au soir du troisième jour la fête se termine, les hôtes se séparent et rentrent chez eux ; le jour suivant le *sartarach* fait en secret l'opération qui a été l'occasion de la fête. Le père, chef de famille, règle soigneusement ses comptes et rend grâces à Dieu lorsqu'il en est quitte pour vingt moutons, deux batmans de gruaux de riz,

douze chèvres, deux batmans de galettes, etc., le tout valant environ 140 roubles. Les pauvres ne dépensent guère que 10 roubles.

Lorsqu'on célèbre les funérailles, on distribue au cimetière à chaque assistant une archine (0^m71) de soie rayée ou de toile de coton en guise de souvenir (*irtych*) et l'on régale les voisins pendant trois jours. Les frais montent à 30 et 60 roubles pour les gens de condition moyenne, au quintuple pour les riches qui distribuent en souvenir de l'indienne. Il est inutile de dire qu'aux funérailles des gens riches l'affluence du peuple est plus considérable et les repas sont plus plantureux. Durant toute l'année qui suit les funérailles on délivre le vendredi une grande tasse de soupe et dix galettes à l'imam et à chaque personne qui prie pour le mort.

Les habitants du Dervaz et du Karatéguine sont tous musulmans sunnites ; mais ils n'ont pas un bien grand zèle religieux ; ils se soucient peu de leurs mosquées mal construites et de leurs imams qui reçoivent quelques maigres gratifications des fidèles pour l'accomplissement des cérémonies du mariage ou des funérailles, pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture aux enfants. Le revenu annuel de l'imam consiste dans les cadeaux (*fitirirouz*) que lui fait chaque fidèle d'une tasse à thé de grains de blé, lors du jeûne ramazan et de la peau d'un mouton, d'une chèvre sacrifiés à la fête annuelle du Kourvân-Bairân. Cela fait en tout une vingtaine de roubles au plus. En outre les fidèles aident leur imam à labourer sa terre, à rentrer sa récolte, à faire sa provision de combustible, qu'il faut aller chercher à grand' peine dans des montagnes élevées et rocheuses, à trois ou quatre journées de marche du village.

La mosquée paroissiale de chaque village sert aussi de lieu de réunion aux jeunes gens qui y passent leurs soirées (*gochtak*), s'y entretiennent et y couchent. D'après une coutume ancienne due à l'étroitesse du logis des montagnards où souvent deux ou trois familles partagent côte à côte la couche conjugale, les garçons à partir de dix ans et en général tous les célibataires prennent un peu de combustible, une galette, quelque chose qui leur serve de literie où ils puissent se coucher et se rendent à la mosquée où ils passent gaiement leur temps à causer, à plaisanter et à chanter ; puis ils s'endorment côte à côte sur le plancher devant le bûcher commun et retournent chez eux, à l'aurore, laissant la place libre aux vieillards qui viennent prier.

Dans les montagnes ces soirées passées dans les mosquées en hiver remplacent les réunions (*gochtack*) qu'on se plaît à organiser dans les villes et les bourgs de l'Asie centrale avec le concours inévitable de danseurs (*batchèh*), jolis enfants, qui servent au divertissement des Sartes.

Outre le jeu de *kop-kori-oulak* et les luttes athlétiques, le divertissement favori des montagnards consiste à nager en chantant sur des outres de cuir (*toursouk*) dans les eaux du Piandj, du Khingáb, du Sourkh-Ab.

Les montagnards n'ont point d'autres distractions ; leurs femmes en ont moins encore ; car, mariées, dès l'âge de douze ans, elles sont absorbées par les occupations du ménage et par les soins à donner aux vieillards, pour qui elles ont le plus grand respect.

Pour compléter cette esquisse ethnographique, il nous reste à faire connaître, d'après ce que nous avons pu observer sur place, les traits distinctifs du caractère des indigènes, leurs croyances et leur culture intellectuelle.

Comme toutes les populations primitives et non corrompues, les montagnards ont un caractère à la fois bon et emporté ; ils prennent en commun soin des orphelins et ils pratiquent la vendetta (*khoundâr*) ; ils sont respectueux de la vieillesse et du bien d'autrui, véridiques, fidèles à leur parole, hardis dans le danger et pleins de mépris pour les lâches, patients, durs à la peine et aux privations dans leur lutte avec la nature et les phénomènes sociaux, hospitaliers au point de partager de bonne grâce leurs dernières miettes même avec un hôte de hasard.

Quant aux qualités de l'esprit on doit reconnaître aux Dervaziens et aux Karatéguiniens de l'intelligence, un penchant à l'observation, une vaste mémoire, dont ils font preuve dans la connaissance de leurs généalogies, de leurs traditions, de leurs légendes et dans l'étude des sciences orientales. Beaucoup de jeunes gens du pays se rendent aux médressés de Boukhara et de Samarkand et y font leurs études complètes avec plus de rapidité et de succès que leurs camarades de la plaine qui restent, de seize à vingt-cinq ans, à la médressé, à apprendre par cœur la théologie, la jurisprudence et la philosophie orientales.

Par suite de leur vie renfermée et de l'absence de notions exactes sur les lois de la nature, les montagnards sont pleins de superstitions et de la crainte de l'esprit du mal, du vengeur (*lat-gâr*) et du protecteur (*patákhgâr*).

Dans le Dervaz on ne connaît ni l'année de l'ère mahométane, ni le nom des mois, ni le nom des contrées étrangères. On considère le soleil (*aftáb*) comme la source de la vie, la lune comme le séjour des morts, l'astre polaire (*koutar*) comme le guide des voyageurs. Les éclairs et le tonnerre sont attribués aux tentatives du diable pour monter au ciel dont les anges le repoussent en lui jetant des pierres enflammées. Dieu envoie le printemps et l'été du paradis, l'automne et l'hiver de l'enfer.

Les tremblements de terre, qui se prolongent souvent de cinq à dix minutes et causent des avalanches et la ruine de villages entiers, sont attribués à l'enfer frémissant des péchés des hommes.

Dans les chansons, les contes et les proverbes des Dervaziens se réfléchit la gêne matérielle, parfois la jalousie envers ceux qui vivent dans l'abondance, le désir d'échapper à l'influence d'une vie rude et d'un sort injuste. Voici leurs chansons favorites de quatre vers chacune :

« Les descendants des familles nobles et pures comme l'argent sont aujourd'hui pires que le fer rouillé.

« Le mendiant, qui courait de porte en porte, est devenu riche et mange des friandises sucrées.

« Le vieux renard était au-dessous du mulet et du chien ; le voilà maintenant changé en tigre.

« Celui qui jadis mettait à profit les restes de ses repas est devenu un roi puissant et fier.

« L'homme généreux qui a toujours partagé son pain avec ceux qui avaient faim est devenu mendiant lui-même et ne trouve aucune assistance ; il n'y a plus de nos jours ni conscience ni pudeur.

« Aux chevaux on lie la bouche et ils ne hennissent pas ; un bœuf gorgé de nourriture beugle à plein gosier. »

A côté de ces poésies gnominiques il y a beaucoup de gais couplets chantant les fleurs, la voix du rossignol amoureux, les soucis domestiques de la colombe, etc.
